

AGUSTÍN FERNÁNDEZ MALLO

Nocilla Dream

Traduit de l'espagnol par
GABRIELLE LÉCRIVAIN

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

Nocilla Dream a paru pour la première fois en 2006 aux éditions Candaya à Barcelone.

© Imagestate / Leemage, pour la photographie de couverture.

© 2006 by Candaya, Barcelona.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la traduction française.

– Cela t’est arrivé de lire un livre de Raymond Carver ?

– Lire ? Non, je ne lis pas, non (il se met à rire de façon inattendue). Je regarde beaucoup de DVD.

ENTRETIEN AVEC DANIEL JOHNSON
Rockdelux, n° 231

Écrire c’est tenter de savoir ce qu’on écrirait si on écrivait.

MARGUERITE DURAS

LES calculateurs numériques sont de magnifiques machines à moudre des nombres. Demandez-leur de prévoir la trajectoire d'une fusée ou de calculer les chiffres d'une importante entreprise multinationale, et ils peuvent pondre une série de réponses en quelques secondes. Mais des actions apparemment simples que les gens exécutent mécaniquement, telles que reconnaître un visage ou lire une écriture manuscrite, se révèlent diablement complexes à programmer. Peut-être que les réseaux de neurones qui constituent le cerveau ont pour de telles tâches une aisance naturelle qui manque aux ordinateurs traditionnels. Les scientifiques cherchent ainsi à modeler davantage les ordinateurs sur le cerveau humain.

B. JACK COPELAND & DIANE PROUDFOOT

DE FAIT, techniquement, elle se nomme US50. Elle se trouve dans l'État du Nevada, et c'est la route la plus solitaire de l'Amérique du Nord. Elle relie les localités de Carson City et Ely en traversant un désert de moyenne montagne. Une route sur laquelle, il faut insister, il n'y a rien. Absolument rien. 418 km avec 2 bordels à chaque extrémité. D'un point de vue conceptuel, une seule chose, sur tout le trajet, rappelle vaguement la présence humaine : les centaines de paires de chaussures qui pendent des branches de l'unique peuplier qui pousse là, le seul qui ait trouvé de l'eau. Falconetti, un ex-boxeur qui venait de San Francisco, s'était mis en tête de la parcourir à pied. Il avait rempli son sac à dos vert de l'armée avec beaucoup d'eau et une nappe à étendre sur les accotements à l'heure de manger. Il entra dans une boutique de comestibles de Carson City, un supermarché avec 5 étagères, courtes, ridicules. Un moignon, si ces 5 étagères étaient 5 doigts, pensa-t-il. Il acheta du pain, une grande quantité de sachets de bœuf lyophilisé et de galettes au beurre. Il commença à marcher jusqu'à laisser derrière lui la banlieue de la ville et apercevoir au fond du décor la découpe des hauts plateaux. L'asphalte, rebondi, s'affaissait sous les 37° C de midi. Il passa de loin devant l'Honey Route, dernier bordel avant le désert, et Samantha, une brune teinte qui se faisait les ongles de pieds à l'ombre du porche, le salua de la même manière qu'elle avait toujours salué les voitures, les piétons et les camions, dans le seul but de souhaiter bonne chance, mais cette fois-ci elle ajouta : "Si tu vois un type dans une Ford Scorpion rouge qui voyage seul vers New York, dis-lui qu'il revienne!"

Falconetti pressa la touche play de son walkman et fit comme s'il ne l'entendait pas. Instinctivement, il accéléra le pas et enfonça encore davantage le pied dans les 37° C de l'asphalte. Cela faisait presque un mois qu'il était parti de San Francisco, renvoyé de l'armée. Là-bas, à l'armée, il avait lu l'histoire de Christophe Colomb et, fasciné par sa hardiesse, il avait décidé de faire la même chose mais en sens contraire : aller de l'Ouest à l'Est. Jamais, auparavant, il n'était sorti de San Francisco.

DÈS qu'il la vit la première fois, il se convainquit que, forcément, cela n'était pas de bon augure ni, d'ailleurs, de mauvais augure. Étrange. C'était une chaussure, une chaussure jetée au milieu de l'asphalte. Pas 2, ni 4, ni 8, ni aucun autre nombre pair, mais le chiffre impair par excellence : 1. Billy The Kid faisait avec son père, escaladeur professionnel, le trajet Sacramento-Boulder City, et il était habitué à voyager amarré à l'arrière de la fourgonnette au milieu de cordes de 11 mm, de baudriers Petzl et d'une abondance de mousquetons. Le père, Billy tout court, improvisait un harnais pour le gosse et, avec deux mousquetons de chaque côté de la ceinture, le maintenait attaché afin qu'il ne fasse pas de vols planés dans les courbes. Billy The Kid était heureux comme ça. Ce jour-là, ils étaient partis tôt pour arriver à temps à la 3^e Compétition d'Escalade Sportive de Boulder City, à laquelle le père participait. Ils petit-déjeunèrent dans la première station-service qu'ils trouvèrent. Ils prirent leur café habituel avec des tartines de beurre de cacahuète, imbibées de bière et de confiture, et Billy The Kid, tandis qu'il remuait le décaféiné qui restait au fond de sa tasse, se souvint de sa mère quand, quelques heures auparavant à l'entrée de la ville, saisie d'une beauté qui parut définitive au gosse, elle lui pressa la tête contre sa poitrine avant de lui donner un baiser. Comme chaque dimanche, elle avait dit au père "conduis prudemment", après l'avoir embrassé aussi. Il somnolait à l'arrière de la fourgonnette quand il s'éveilla et, dans le lointain, tranquille sur l'asphalte comme un lapin sans sa lapine, paralysé par une incertitude qui est l'aimant de la solitude, il vit

une chaussure à talon, marron, peut-être à cause de la poussière du désert, ou peut-être parce qu'elle était véritablement marron. Ni 2, ni 4, ni 6, ni 8, ni aucun autre nombre pair.

IL pensa que l'amour, comme les arbres, demandait des soins. Il ne comprenait alors pas pourquoi, plus le peuplier qui se trouvait dans ses 70.5 acres croissait fort et robuste, plus son mariage se cassait la gueule.

C'EST logique, dans un bordel, il y a toutes sortes de filles, et ici plus encore, dans le désert du Nevada, dont il faut compenser la monotonie – la plus aride du Midwest américain – avec des exotismes déterminés. Sherry, ils la maquillent dans le backstage improvisé à l'arrière, à côté de l'ancien puits désormais à sec. Elle ne se fie pas au grand miroir encadré d'ampoules qu'ils lui ont posé et, comme quand un client arrive par surprise, elle jette un coup d'œil dans le rétroviseur d'une Mustang presque déjà réduite à l'état de ferraille. Le soleil et la neige l'ont mangée peu à peu depuis que l'a laissée ici un homme qu'elle n'a jamais revu. Il s'appelait Pat, Pat Garret. Il était arrivé un après-midi de novembre, avec les dernières températures douces, il avait demandé une fille, la plus jeune, et Sherry s'était présentée à lui. Pat avait une passion : collectionner les photographies trouvées ; toutes faisaient l'affaire du moment qu'elles représentaient des visages humains et qu'elles avaient été trouvées ; il voyageait avec une valise pleine. Allongés sur le lit, tandis qu'il regardait un point fixe sur le mur, il lui raconta qu'après avoir travaillé dans une banque à L.A., il avait hérité de façon inattendue et avait alors quitté son emploi. Sa passion pour les photographies lui venait de la banque, à force de voir tant de gens ; il imaginait toujours à quoi ressembleraient leurs visages, leurs corps, dans un autre contexte, au-delà de la petite fenêtre du guichet, qui était aussi comme le cadre d'une photographie. Mais après avoir touché l'héritage, son autre passion, le jeu, l'avait amené à presque tout perdre. Il se dirigeait désormais vers l'est, à New York, pour trouver davantage de

photographies. “Ici, à l’Ouest, on est toujours confronté aux paysages”, lui dit-il. “Mais là-bas, il n’y a que des portraits.” Sherry ne sut pas quoi dire. Il ouvrit la valise et commença à lui passer les photos. Dans un des tas, battu comme un jeu de cartes, elle reconnut le visage inimitable de sa mère. Elle souriait pendue au cou d’un homme qui, comprit-elle, était le père qu’elle n’avait jamais connu. Elle tomba dans les bras de Pat et le serra de toutes ses forces. Après cela, il resta encore de nombreux jours, elle ne le faisait pas payer, lui préparait à manger et ils ne sortaient pas de la chambre. La nuit où Pat s’en fut, la Mustang refusa de démarrer, mais il réussit à arrêter un camion qui allait vers le Kansas. Le lendemain matin, après avoir écarté l’éventualité qu’il ait pu tomber dans le puits, ou qu’il soit allé à Ely chercher du tabac, elle se mit à l’attendre jusqu’à ce que la nuit tombe, le regard fixé sur le dernier point perceptible de la US50. Quand elle n’en put plus, assise sur le capot de la Mustang, elle éclata en sanglots. Elle vérifie son rouge à lèvres dans le rétroviseur et la maquilleuse la prévient : “On sort à l’air libre dans 1 minute !” Nevada TV prépare un numéro spécial *Prostitution sur la route*. Ils approchent le micro et lui demandent : “De quoi te sens-tu le plus fière, Sherry ?” “L’amour est un travail difficile, répond-elle, aimer est ce que j’ai fait de plus difficile de toute ma vie.”

AU moment où souffle le vent du Sud, celui qui vient d'Arizona et qui remonte les multiples déserts à moitié peuplés et la douzaine et demie de villages qui, les années passant, ont été victimes d'un exode imparable, jusqu'à devenir à peine plus que des villages-squelettes, à ce moment-là, juste à ce moment, les centaines de paires de chaussures qui pendent du peuplier sont soumises à un mouvement pendulaire, mais pas toutes avec la même fréquence, étant donné que les lacets par lesquels elles sont attachées aux branches sont de longueurs très différentes selon les cas. Vu à une certaine distance, c'est en effet un ballet chaotique, où s'insinuent malgré tout certaines règles. Elles se donnent de violents coups les unes les autres et changent subitement de vitesse ou de trajectoire pour finalement revenir aux points qui les attirent, à l'équilibre. C'est ce qui s'approche le plus du séisme de chaussures. Ce peuplier américain qui a trouvé de l'eau se situe à 200 km de Carson City et à 218 d'Ely ; cela vaut la peine d'arriver jusqu'à lui pour les voir à l'arrêt et dans l'attente du mouvement. Des chaussures à talons, italiennes, chiliennes, des chaussures de sport de toutes les marques et de toutes les couleurs (et même une paire mythique, des Adidas Surf), palmes de plongée, après-ski, bottes pour enfant ou souliers vernis. N'importe quel voyageur peut prendre ou laisser ce qu'il veut. Pour les habitants des abords de la US50, l'arbre constitue la preuve qu'il y a, jusque dans le lieu le plus retiré du monde, de la vie au-delà, non de la mort, qui n'a déjà plus d'importance pour personne sinon pour le corps, et que les objets, devenus étrangers à eux-mêmes,

ont une valeur intrinsèque pour autre chose que ce pour quoi ils ont été créés. Bob, le propriétaire d'un petit supermarché à Carson City, s'arrête à 50 m. Du plus proche au plus lointain, il énumère ce qu'il voit : d'abord la plaine très rouge, puis l'arbre avec son ombre alambiquée, plus loin une autre plaine moins rouge, décolorée par la poussière et, au bout, la découpe des montagnes, qui lui paraissent ne pas avoir de profondeur, planes "comme une de ces peintures laquées de paysages chinois qu'il y avait dans le restaurant Pékin-Duck", à présent fermé, en face de la Western Union, pense-t-il. Mais surtout, en voyant cette superposition de franges colorées, l'image qui lui vient à l'esprit avec le plus de netteté sont les strates de couleurs que forment les produits empilés en couches horizontales dans les rayons de son supermarché. À mi-hauteur, il y a un lot de paquets de chips au bacon que portent comme une offrande, attachées avec du Scotch, des boîtes en fer blanc circulaires de galettes au beurre danoises ; sur chaque couvercle apparaît le dessin d'un sapin avec des boules de Noël qui pendent ; il ne le sait pas. Les deux arbres commencent à ployer.